

Et voilà pourquoi nous lûmes, dans les journaux de Madrid portant la date du 10 décembre, avec infiniment de mélancolie — la mélancolie de ces amis sincères de l'Espagne qui regretteront toujours qu'elle se soit, tout au long de cette cruelle guerre, attachée à poursuivre de vaines chimères — la courte nouvelle suivante, annonçant enfin l'ouverture de l'hôtel des Postes pour le 1^{er} janvier 1919 :

Según manifestó ayer el director general de Correos y Telégrafos, Sr. Navarro Reverter, el día 1^o de Enero se verificará la inauguración oficial de la nueva Casa de Correos y Telégrafos.

§

Berlioz et le mangeur d'opium. — L'article de M. Paul Peltier sur Musset et Baudelaire, à propos des *Confessions d'un mangeur d'opium* de Thomas de Quincey, nous a fait relire la traduction de Musset, parue en 1829, et rééditée par Arthur Heulhard. Remarquons, en passant, que l'ouvrage, signé « A. D. M. », était dit sur le titre « augmenté » par le traducteur.

Les *Confessions* durent avoir un certain succès parmi les artistes. Et si l'on confronte les dates, il n'est pas étonnant que Berlioz y ait puisé, en partie, l'affabulation de sa *Symphonie fantastique*. Aucun des biographes du maître ne l'a encore remarqué. Cette œuvre, dont le musicien trace pour la première fois le plan dans une lettre à son ami Humbert Ferrand du 6 février 1830 (voir la biographie de Berlioz par J.-G. Prod'homme, 2^e édit., pp. 54-55 et 80 et suiv.) est une œuvre moitié d'imagination et moitié autobiographique. Revue et corrigée par son auteur, entre 1830 et 1832, Berlioz y met en scène un jeune artiste qui tente de s'empoisonner avec de l'opium ; il rêve qu'il assiste à sa propre exécution, se voit au sabbat, y retrouve l'aimée, au milieu d'une troupe affreuse de sorcières, d'ombres, de monstres, etc. Dans la première version, imprimée, l'empoisonnement ne se produisait qu'à la quatrième et avant-dernière partie de la symphonie. Dans la version définitive, le « jeune musicien, d'une sensibilité maladive et d'une imagination ardente », s'empoisonne dès le début, et c'est dans le rêve causé par l'opium absorbé à trop faible dose qu'il revoit l'aimée dans un bal, erre dans la campagne, marche au supplice et se trouve assister à la « ronde du sabbat ».

Il est permis de penser que le livre de Quincey ne fut pas sans influence sur le romantique Berlioz et que l'amoureux de miss Smithson confondit parfois sa future femme avec l'Anna des *Confessions d'un fumeur d'opium*.

Mais il y a au moins une autre coïncidence encore entre Berlioz et Quincey traduit par Musset. Dans une page de ses *Mémoires* (chap. V) où il rappelle son année d'études médicales et ses débuts à l'amphithéâtre de dissection de la Pitié, on lit : « Je pris la fuite à toute jambes et courus haletant, jusque chez moi, comme si la mort et son affreux cortège eussent été à mes trousses. » Or, cet épisode et cette phrase se retrouvent presque mot pour mot dans la traduction de Quincey par A. D. M...

Remarquons d'ailleurs que dans tout son œuvre écrit, qui est considérable, Berlioz n'a jamais cité Musset, n'a jamais fait allusion au poète, n'a jamais rien mis de lui en musique.